87

LA REINE ERRANTE

Elle vit là-bas avec le Roi Albert au milieu des troupes qui combattent. Elle est venue de ville en ville, de camp en camp, de tranchée en tranchée. Elle console de vivre, elle console de mourir, elle sourit, elle panse les blessures. Elle est la douceur et toute la piété dans ce pays de Flandre, où la brume lourde enveloppe ce paysage, triste, linceul de grisaille sur tant et tant de linceuls de lin. Elle n'est pas la princesse guerrière chevauchant aux côtés d'un époux victorieux, entrant dans les villes reconquises au son des clairons et des tambours. L'épée la plus légère serait trop pesante à sa main fine et elle dédaigne la parade, qui ailleurs pousse les princesses à défiler en uniforme coquets à la tête des régiments. Elle n'apparaît que lorsque le canon se tait et quand, dans les bataillons on compte ceux qui survécurent à l'assaut. Sans escorte, sans suite, elle glisse d'hôpital en hôpital, d'ambulance en ambulance, la plus noble parmi les nobles femmes, qui aident les héros à mourir en beauté parce qu'elle est la plus simple, la plus maternelle et la plus humble.

Elisabeth Reine des Belges.....Je la revois faisant son entrée à Bruxelles par un beau jour d'automne de l'an 1900 quand elle venait d'épouser le prince Albert héritier présomptif du trône. Au fond de la voiture de grand gala, elle apparaissait petite et fluette à côté de son époux; elle n'avait pas l'allure majestueuse de la comtesse de Flandre. Elle n'avait pas la beauté de la princesse Clémentine, mais elle avait un sourire qui éclairait toute la face jeunette, un regard doux et bon qui touchait le fond de l'âme. Le peuple de Bruxelles le compris tout de suite, et elle n'eut qu'à apparaître ainsi par un matin ensoleillé pour gagner à jamais sa confiance et son affection. Chez ce peuple frondeur de nature, qui sait très exactement ce qu'il veut, qui ne s'en laissa jamais imposer par les titres, les pompes et le décor de la monarchie, il y eut le sentiment net que cette princesse était très différente de toutes les princesses, qu'elle était plus près de lui, plus compréhensive de ce qui émeut l'âme des foules. On savait qu'elle n'était pas riche, et que le prince l'avait choisie pour elle-même sans aucun souci de la raison d'Etat. On savait que son père, le savant Charles Théodore, duc de Bavière, l'avait initiée à ses travaux scientifiques et ouvert son esprit aux horizons élargis. On savait enfin qu'elle avait des idées bien à elle, des idées de femme et d'artiste bouleversant les préjugés des gens de coeur et qui dans cette tête couronnée et servie par une volonté qui lentement usait toutes les objections et tous les obstacles, purent s'affirmer une rare puissance. Dès le premier jour elle fut la petite reine avec une telle nuance d'affection et de tendresse dans la voix que l'étranger comprenait la grandeur de cette impression familière exempte de flatterie. Elle eut tôt fait de transformer l'atmosphère d'une cour que tant de deuil et de tristesse avaient rendue morose.

Elle eut cet orgueil d'y attirer les poètes et les artistes de vouloir que la prodigieuse renaissance des lettres et des arts en Belgique fut la caractéristique du règne. On a souvent parlé de l'influence qu'elle exerçait et de sa part dans l'orientation nouvelle si marquée des forces dirigeantes du pays. Nul ne pourrait

dire avec précision quelle fut en cela la part du Roi et la part de la Reine;mais le fait que ces deux êtres si admirablement doués toute l'intelligence de la bonté et toute la vaillance de la loyauté furent unis pour veiller à la grandeur d'un peuple,c'est un miracle de la destinée.Le socialisme le plus farouche sans abandonner ses principes désarma devant la grâce et la simplicité des gestes de cette Reine.Quand au premier jour de la guerre elle s'en fut seule,visiter l'ambulance installée à la maison du Peuple de Bruxelles,et qu'elle pénétra dans cette salle où toutes les paroles de révoltés avaient été criées,on l'acclama comme jamais ne le fut un tribun.

Le peuple n'avait pas attendu cette heure là pour la reconnaître.Quand elle fut gravement malade,il y a 4 ans,et qu'après de longs jours angoissants attente,il apprit qu'elle devait s'éloigner pendant des mois du pays,il en fut profondément ému.De toutes les provinces affluèrent par milliers les voeux,s'élevèrent des prières,surgirent des conseils et des remèdes touchants dans leur naïveté.Plus tard son retour dans la capitale fût fêté "comme une seconde joyeuse entrée" mais après cette douloureuse épreuve, la reine obligée de se ménager ne paraissait plus que rarement en public.Ses forces,lentement revenues,elle les consacrait toutes à ses visites aux humbles,aux oeuvres charitables qu'elle avait fondées,à ses enfants.Elle s'effaçait un peu,se faisant un peu lointaine,et pourtant nul ne l'oubliait.

Aussi quand éclata la guerre,la pensée populaire alla tout de suite à elle:et la Reine?allait-elle avec les princes et la petite princesse Marie-José,chercher asile en Angleterre ou dans le midi de la France?Non elle demeura au milieu de son peuple,et elle qu'on ne voyait plus depuis des mois on la revit brusquement partout.Du moment que le danger était là,que des populations entières étaient menacées de toutes les misères de l'invasion,que des hommes allaient souffrir et mourir,elle ne voulait plus connaître que son devoir,qu'elle entendait remplir jusqu'au bout.Elle demeura dans Bruxelles jusqu'à l'avant veille de l'occupation de la capitale par les Allemands,elle se multiplia à Anvers,partout où gisaient des blessés et des agonisants.Sous les bombes des Zeppelins et les obus des mortiers allemands,elle allait vers les hôpitaux et les ambulances,pendant que le Roi allait vers les tranchées,écartant d'un geste et d'un sourire,ceux qui timidement lui conseillaient la prudence.Puis quand il fallu abandonner Anvers, quand il fallu battre en retraite,à travers les plaines des Flandres où des centaines de mille réfugiés se ruaient vers la mer, suprême espoir de salut,elle passa sur les routes tumultueuses,le visage calme,souriant aux soldats et aux malheureux,donnant si bien l'impression d'une sénérité d'âme parfaite,que la confiance renaissait au coeur des plus désespérés.

Elisabeth Reine des Belges,qui ne règne plus à cette heure- et jusqu'à la victoire prochaine- que sur la lande désolée,qui s'étend devant les dunes,porte la plus belle des couronnes:celle que les mystiques voient aux saintes.Elle offre à une époque qui doute de toutes les vertus,le spectacle sublime d'une faible femme puissant dans les élans de son coeur,la force de faire face au destin le plus implacable.

Reine errante,mais reine comme ne le fut jamais l'épouse du

roi le plus puissant elle symbolise toute la patrie meurtrie qui ne veut pas mourir. Loin des cités orgueilleuses et des palais comptueux, elle va vers les soldats tombés sous la mitraille et quand elle passe près d'eux, les paupières des agonisants se soulèvent pour un dernier regard, une dernière larme; des mains fiévreuses se tendent en un geste de prière et des lèvres blêmes murmurent le mot qui résume toute la tendresse humaine, le mot qu'on retrouve au plus profond de la détresse et qui trouble les coeurs les plus farouches: Maman.....

Roland de Marès (Le Temps)

En vente 0 fr. 10 au profit de la Soupe Communale

Belgian War Press